

L'HIVER PITTORESQUE À QUÉBEC

Par H. GAILLARD DE CHAMPRIS

“Les arpents de neige” produisent aujourd’hui une abondante récolte de dollars et contribuent à la formation d’une population saine, vigoureuse et accueillante.

Nous reproduisons avec plaisir, du “Correspondant”, l’article ci-après de M. Gaillard de Champris, professeur de littérature française à l’Université Laval, depuis quelques années.

La campagne que poursuit, depuis cinq ans, l’Association des Sports d’Hiver, est à la veille de produire des fruits savoureux et abondants en établissant à Québec, sur de solides bases, le tourisme d’hiver, qui ne serait que le prolongement de celui d’été, déjà bien assis et florissant.

Nos voisins du sud, dont plusieurs sont riches et friands de spectacles nouveaux, possèdent à leurs portes, à bien dire, les scènes pittoresques que procure l’hiver avec tous les amusements sains auxquels celui-ci donne lieu, sans avoir à traverser l’Atlantique.

Le mot de Voltaire perd de la vogue, puisqu’aujourd’hui un autre Français, M. H. Gaillard de Champris, un fin lettré et un ami sincère de Québec, vante les beautés de notre hiver québécois et déclare que les sports qui s’y développent y “attirent beaucoup d’Américains.”

* * * *

Les sports d’hiver sont en grand honneur à Québec. Autant que le climat, la topographie de la ville leur est propice. Partout des côtes favorables aux glissades, sauts, dégringolades de toutes espèces. Pour les gamins, qui semblent nés des patins aux pieds, pas besoin de patinoires soigneusement entretenues : la rue leur suffit. Insoucieux des voitures et des piétons, des croisements et des tournants, ils vont, viennent, pivotent, pirouettent, lançant, pour obtenir place libre, un cri rauque auquel tout le monde obéit. Armés d’une longue crosse avec laquelle ils poussent devant eux un palet de caoutchouc, une pierre ou une boule... animale gelée, ils sont les rois de la chaussée.

Ils ne quittent leurs patins que pour s’installer sur leur traîneau. Les plus sages s’assient correctement ; les autres se couchent une jambe repliée sous eux, l’autre, tendue, servant, au départ, de moteur, puis, en cours de route, de gouvernail et de frein. Ainsi lancés la tête en avant, dans d’étroites rues en pentes, bordées de poteaux, on tremble de les voir buter contre un obstacle, ou se jeter sous les roues d’une auto, sous les pattes d’un cheval. Mais leur traîneau leur obéit comme une monture docile, et les rares accidents qui pourraient refréner leur ardeur, ils les ignorent.

Leur traîneau sommaire et intrépide est devenu, d’ailleurs, un moyen de transport commercial. Pour servir leurs clients éloignés, le boucher, l’épicier, ont voiture ou auto ; mais pour circuler dans le quartier, pas tant d’affaire ! Sur un traîneau d’enfant, une caisse de bois blanc ; dans cette caisse, beurre, oeufs,

fromages, viande et légumes sont entassés ; et le garçon “embarque”. Sur les voies planes, il pousse son véhicule ; mais à la moindre pente, il s’installe à l’arrière, donne sur le sol un coup de talon, et le voilà lancé... Quel piéton ne céderait le pas au gamin qui, d’un jeu, a fait un service public ?

On le lui cède encore quand, en pleine rue, il paraît debout sur ses skis. Le jour, il est vrai, ce ne sont guère que skis d’enfants. Mais, la nuit venue et avec elle la solitude, des jeunes gens, des jeunes filles qui ne se soucient guère d’aller chercher un peu loin les côtes propices, s’installent tout bonnement au coeur escarpé de la ville ; et, sous votre fenêtre, ce n’est pas seulement le crissement du ski sur la neige dure, ce sont les cris, les rires de la troupe joyeuse...

Tant à Québec le sport est chose familière, et dont les grincheux eux-mêmes accueillent avec bonhomie les indiscretions innocentes !

* * * *

Mais, à côté et au-dessus de ce sport bon enfant, il y a le sport organisé, le sport officiel. C’est, par exemple, la double entreprise du Château Frontenac. Au pied de la citadelle historique, au-dessus du fleuve gelé, face au vaste confluent du Saint-Charles et du Saint-Laurent, devant la chaîne bleutée des Laurentides, c’est la “Terrasse Dufferin”, ou mieux, “la Terrasse”. Là, deux patinoires enguirlandées, le soir de lampes électriques multicolores ; et surtout, s’agrippant au rocher, une triple glissoire vertigineuse. On y hisse de longues traînes, souples, capitonées, garnies de clochettes ; sur ces traînes, on s’installe, trois, quatre, cinq, six ; nombreux, on s’assied, bien serrés les uns contre les autres ; on se couche à plat ventre, et hop ! on se trouve précipité sur une piste étroite, longue de 3 ou 400 mètres, et les cris suraigus des jeunes filles, les rires des jeunes gens se mêlent au grincement de la traîne sur la glace, au tintinnabullement des clochettes dans l’air pur. Tout cela est frais, joyeux et sain ; tout cela se déroule sous un ciel profond, criblé d’étoiles, devant les rives où jadis d’humbles bateaux à voiles apportaient pour la première fois le nom de la France.

Et tout cela attire beaucoup d’Américains.

Pour les attirer davantage encore, une association s’est constituée, l’Association des Sports d’Hiver, que présida d’abord le commandeur Henri Gagnon, un des plus sincères, un des plus dévoués amis de la France. De son programme sportif, je n’ai rien à dire ici ; je voudrais signaler son effort pour ajouter encore au pittoresque naturel de l’hiver canadien.

Depuis deux ou trois ans, l’habitude s’est prise d’édifier à travers la ville des monuments de glace. Les uns n’avaient d’autre fin que décorative : colonnes, pylônes, portes dressées au seuil d’un édifice, voire jetées au-dessus d’une rue escarpée et tortueuse ;